

Romain ROBINET (Université d'Angers, TEMOS)

15 juin 2018, 15-17h, salle Alfred Sauvy, INED: 133, boulevard Davout, 75020 Paris

Titre

Race, racialisme et racialisation : un regard mexicain (années 1940-1950)

Title

Race, racialism and racialization: a Mexican perspective (1940s-1950s)

Résumé

Désireuse de penser la "race" ou la "question raciale" comme une modalité non autonome du social, la discipline historique ne saurait faire l'économie d'une réflexion sur le dialogue entre les catégories passées, utilisées par les acteurs, et celles mobilisées, au présent, pour analyser les sociétés humaines. Marquées par la "guerre-monde" (1937-1947) et son héritage, les décennies 1940 et 1950 virent en effet coexister et s'affronter plusieurs définitions largement antagonistes de la race, qu'elles fussent inspirées par le latino-américanisme racialisé, par l'anthropologie indigéniste ou par les travaux de l'Ecole de Chicago. Afin de réfléchir à la notion de "race" en histoire contemporaine, cette contribution analysera une série de débats portant sur la raza et ses usages légitimes, lesquels eurent lieu au sein des champs scientifique, politique et militant mexicains, en lien étroit avec les multiples réflexions à l'échelle globale sur cette catégorie.

Abstract

In its attempts to conceptualize "race" or the "racial question" as a modality of social life, the discipline of History cannot dispense with an analysis of the relationships between categories used by social actors in the past and categories that are used today to study human societies. Marked by the World War ("guerre-monde", 1937-1947) and its legacy, the 1940s and 1950s saw the coexistence and confrontation of several, mostly antagonistic, definitions of race, be they inspired by racialist Latino-Americanism, indigenist Anthropology or studies by the Chicago School. In order to address the concept of "race" in Contemporary History, this presentation will investigate a series of debates surrounding the notion of raza and its legitimate uses. These debates took place within the scientific, political and activist realms in Mexico, in close connection with a wide array of reflections around this category at the global level.

Discutant

Paul Schor (Université Paris Diderot)

NB : ce compte-rendu de séminaire a été rédigé à partir des notes manuscrites, nécessairement imparfaites, prises par Juliette Galonnier lors de la séance. Il est possible que des erreurs ou des approximations s'y soient glissées.

NB: these seminar proceedings derive from the hand-written notes taken by Juliette Galonnier during the session. Imprecisions and mistakes may have slipped into the text.

Compte-rendu par Juliette Galonnier

Introduction par Patrick Simon

Le Mexique est l'un des pays sur lequel le projet Global Race travaille et il est très utile pour nous de bénéficier d'un recul historique sur ce pays.

Romain Robinet

Merci de m'accueillir pour cette présentation, qui porte donc sur "Race, racialisme et racialisation". Je propose de discuter ces trois termes à partir du cas mexicain, dans une échelle temporelle réduite, marquée par la 2ème Guerre mondiale.

J'aimerais commencer par un extrait d'un débat parlementaire de 1948, à un moment où le Mexique est en train de reconfigurer sa politique à l'égard des indigènes et préoccupé par l'idée de "faire nation". Cette période mène notamment à la création de l'INI, l'Institut National Indigéniste. Le débat parlementaire porte sur la question de savoir si les indigènes peuvent participer à cette structure. Le député Nabor Ojeda intervient sur ce point en revendiquant sa race et le fait qu'il soit indigène. Il dit "Il y a des indigènes capables". Au cours de ces débats parlementaires, on parle de "la race indigène" ou "des races indigènes", là où aujourd'hui on emploierait plutôt le terme de "groupe ethnique". Le mot "race" est donc très présent dans les débats oraux de l'époque, mais de façon intéressante, on ne le retrouve pas dans les textes fondateurs de l'INI. La race est ainsi utilisée oralement, mais il n'y a pas de trace écrite de son emploi.

Dans cette présentation, j'emploierai le terme "race" tel qu'il est utilisé par les acteurs eux-mêmes. Il s'agit d'un terme autochtone, qui à l'époque ne renvoie pas du tout à la perspective constructiviste qu'en ont les sciences sociales aujourd'hui.

Quant au terme "racialisme", il fait référence à la pensée raciale du 19ème et 20ème siècles, qui se caractérise par une union très forte entre le biologique et le mental, le physique et le psychique. Ce racialisme n'implique pas nécessairement de racisme. La pensée de l'égalité

des races à l'époque peut tout à fait s'accommoder de cette vision liant le physique et le psychologique.

Enfin, pour définir le terme de "racialisation", je m'appuie sur un article de Christian Poiret, Odile Hoffmann et Cédric Audebert, paru en 2011 dans la *Revue européenne des migrations internationales* (<https://journals.openedition.org/remi/5283>), qui propose de distinguer racialisation et ethnicisation. La racialisation est ainsi décrite comme un processus oppresseur et vertical, alors que l'ethnicisation est plutôt vue comme un processus émancipateur, horizontal, qui mobilise une culture, une langue. Cette distinction me paraît tout à fait féconde. Toutefois, lorsque les acteurs eux-mêmes se mobilisent en revendiquant leur "race", il me semble que les processus à l'oeuvre ne sont pas seulement oppresseurs mais bien émancipateurs, et qu'on peut alors parler de "racialisation positive".

Je propose donc une réflexion sur la question raciale telle qu'elle se manifeste dans le Mexique des années 40-50. La période est marquée par l'héritage de la Révolution mexicaine. Cette Révolution débute en 1910 et sa fin n'est pas clairement identifiée. Pour certains historiens, elle s'arrête en 1920, la période 1910-1920 étant marquée par une guerre civile entre plusieurs factions révolutionnaires qui conduit à la mort d'1 million de personnes, sur un pays qui en compte 15. C'est une véritable saignée démographique, qui produit un traumatisme comparable à celui de la Grande guerre en Europe. Ce processus accouche toutefois d'un mouvement politique, qui donne naissance à la Constitution de 1917. Dans ce cas, on peut considérer que le mouvement engagé se prolonge au-delà de 1920, pour aller jusqu'à 1946 selon certains historiens. Au-delà de ces débats historiographiques, on peut remarquer que la Constitution est marquée par son nationalisme. Ce dernier est apparent dans l'article 27 qui dit que le sol et le sous-sol appartiennent à la nation mexicaine, ce qui ouvre la voie au lancement de la réforme agraire et de l'expropriation pétrolière. Voilà pour l'aspect social de ce nationalisme. Mais ce nationalisme est également pensé en termes raciaux, qui se manifestent de trois manières:

- un nationalisme de défense, contre les Etats-Unis, "le colosse du Nord", qui a blasphémé le territoire national en 1914, en 1916, en 1917. Ce conflit est vu au prisme de la lutte des races ibéro-américaines/latino-américaines et anglo-saxonnes.
- un nationalisme d'oppression en interne, qui exalte la race ibéro-américaine et l'Espagne tout en se faisant persécuteur en interne à l'égard des migrants allogènes, notamment les Chinois. En 1911, 300 Chinois sont massacrés dans la ville de Torreon, sur la base de rumeurs selon lesquelles ils auraient contaminé l'eau de la ville. Dans les années 20, plusieurs Etats interdisent les mariages entre Mexicains et ressortissants chinois. On observe les mêmes tendances envers les Syro-libanais. Il existe aussi un antisémitisme très vivace. Le Ministère des Affaires étrangères, chargé de la politique migratoire, diffuse une circulaire en interne où il est dit qu'il faut éviter le mélange des races.
- un nationalisme incorporateur en interne: cette même Révolution mexicaine conduit aussi au développement de politiques dites "indigénistes". Il s'agit d'incorporer l'Indien à la civilisation. Le but est d'accélérer le métissage initié par le Conquête, la "fusion raciale" comme l'appellent les anthropologues de l'époque. A ce titre, l'une des premières politiques éducatives mises en place conduit à la création expérimentale d'un internat à Mexico, appelé la Maison de l'Etudiant Indigène (1926-1932). La justification raciale du projet est très claire: le Ministre de l'Education de l'époque explique dans une brochure qu'"une seule goutte de sang indigène dans le courant

circulatoire des Blancs peut imprimer un sceau physique et mental caractéristique”. En même temps, on reconnaît aussi que si l’on change le milieu, on peut modifier la race, ce qui justifie les politiques d’éducation.

La Révolution mexicaine est donc aussi une révolution raciale, qui a mis au cœur de ses politiques la notion de race.

Dans les années 30s, cependant, la notion de race jusqu’ici très consensuelle voit poindre certaines critiques. Deux événements permettent d’expliquer cela:

- l’arrivée d’Hitler au pouvoir, qui édicte des lois du sang
- la guerre civile espagnole à partir de 1936 qui fait apparaître le discours sur la race comme une politique de droite. Le terme de “race spirituelle” est employé par Franco.

La race cesse alors d’être une notion oecuménique pour devenir un marqueur politique assez fort, même si elle continue de subsister dans de nombreux discours.

Le Mexique reste un pays qui s’est pensé politiquement en référence à la notion de race. Le grand livre de l’époque, écrit en 1925 par José Vasconcelos, alors Ministre de l’Education, s’intitule *La race cosmique*. Ce livre prédit l’émergence d’une nouvelle civilisation, actuellement en train de se forger, fondée sur la fusion des races. Le livre promeut une vision universaliste et parle de “civilisation du futur”. A cela s’ajoute l’émergence d’un mouvement antiraciste, qui admet l’existence des races, mais milite pour leur égalité. Cet antiracisme avec races ne rompt pas avec le racialisme et l’idée que le physique et le psychique sont associés.

Quel est donc le regard mexicain sur la race dans les années 40-40 ? Je propose ici d’analyser trois regards en réalité:

- celui des sciences sociales
- celui des usages politiques et parlementaires
- celui des usages indigènes

Je tâcherai de balayer ces trois champs en gardant en tête une question à laquelle je n’ai pas encore tout à fait réussi à répondre, qui est celle de la sortie de race. Y a-t-il une acceptation, un abandon ou une confirmation du terme de race? Le terme est-il subverti ou maintient-il sa signification des époques précédentes?

1) Les sciences sociales à l’épreuve de la race

Le Mexique se caractérise par une union très forte des sciences sociales et de l’Etat. Les sciences sociales ne sont pas autonomes par rapport au politique. Dans les années 30s, se crée toutefois la *Revue mexicaine de sociologie*. Au fil des années, une tendance antiraciste s’affirme à travers les mobilisations savantes, surtout au moment où le Mexique entre en guerre en 1942 (avant cela, il y avait déjà une première réflexion antiraciste parmi les intellectuels, même si elle était combinée à un très fort antisémitisme). Plusieurs grandes figures de proue se distinguent.

- on a la traduction de l’ouvrage *Raza y Racismo* de Marcel Prenant en 1939
- Juan Comas publie *Existe-t-il une race juive?* en 1941. Il jouera par la suite un rôle très important car il participera à la Déclaration de l’UNESCO affirmant que la race est un mythe social.
- on a aussi la traduction de l’ouvrage *Race; science et politique* de Ruth Benedict en 1941

- Vicente Lombardo Toledano, grande figure de la gauche mexicaine publie en 1942 *Juifs et Mexicains: des races inférieures?* Il y parle d'une communauté d'intérêt, d'une alliance tacite entre ces races qui ont été opprimées.

Voilà pour les ouvrages marquants. Ces postures politiques prises pendant la guerre visent à faire pencher la balance de l'opinion.

Se mettent aussi en place des entreprises collectives, comme la conférence de La Havane en 1941 qui demande l'éradication des préjugés raciaux, ou encore le 1er Congrès Démographique Interaméricain qui a lieu en octobre 1943, réitère la condamnation du racisme et préconise d'abandonner le mot "race" lorsqu'il s'agit de se référer à des caractéristiques culturelles, religieuses, etc. Ces mouvements rompent avec le racialisme.

Dans *La revue mexicaine de sociologie*, plusieurs prises de position ont lieu. Dans un article de 1944, intitulé "La race dans la nature humaine et sociale", Robert Redfield et Angela Muller affirment que nous ne savons pas s'il existe un lien entre physique et psychique. Ils insistent sur la dimension intersubjective de la race et sur la notion de "race" au sens construit et sociologique. Il s'agit d'un constat très subtil dans le contexte de l'époque. La race est vue comme un phénomène social et culturel plutôt que physique. Redfield préconise d'ailleurs d'utiliser le mot "groupe racial" pour marquer une rupture.

Cependant, dans cette même revue, au même moment, des articles paraissent qui disent l'inverse et établissent des liens entre physique, psychologique, etc. Par exemple, Lucio Mendieta y Núñez, considéré comme le père fondateur de la sociologie écrit en 1949 un article intitulé "Sociologia del Arte" qui défend très clairement le terme de race. Il écrit "la race est un fait sociologique, qui repose sur un fondement biologique". Il défend l'idée qu'il y a une évidence des races.

Le débat au sein des sciences sociales n'est donc pas tranché par la 2eme Guerre mondiale.

2) La race des députés, entre antiracisme et racialisme

L'antiracisme est très présent dans les débats à la Chambre car il est la position officielle du Mexique qui a rejoint en 1942 la coalition contre Hitler. Toutefois, cet antiracisme officiel coexiste avec des positions racialistes très marquées. Ces positions apparaissent clairement dans le Journal des Débats.

Un député du Parti de la Révolution Mexicaine avance ainsi que "Hitler soutient une théorie raciste qui considère les Aryens comme supérieurs. S'il considère les Français comme inférieures, que va-t-il penser de nous qui sommes métisses? Pour Hitler, nous sommes des sous-races. Et ce, alors même que nous avons battu les Français à Zacapoxtla ! Nous devons répondre avec orgueil à ces théories en affirmant que le futur du monde est celui des races métisses". Se propage l'idée qu'il faut accélérer l'incorporation des Indiens à la nation mexicaine. Derrière cette idée, on trouve une conception qui établit un lien très fort entre l'esprit et le sang. C'est en réalité une continuité avec les idées des années 20.

3) Les usages indigènes de la race, au service d'une racialisation positive?

Les années 40s voient l'émergence de nouvelles mobilisations. On assiste au surgissement d'un mouvement de jeunes indigènes, qui se structure en mouvement national indigène dans les années 50s.

Les initiatives éducatives des années 30s avaient conduit à la création d'internats indigènes dans des régions rurales déshéritées du Mexique. Cette expansion éducative s'accompagne de l'idée qu'il faut une éducation spécifique pour les indigènes, car ils sont porteurs d'une

altérité spécifique. Paradoxalement, le passage des jeunes par ces internats leur fait prendre conscience qu'ils appartiennent à la race indigène, qu'ils sont différents des Blancs et du conglomerat métis majoritaire.

Ils se mobilisent alors explicitement au nom de la race et pour défendre la race. Leur mouvement cohabite assez maladroitement avec l'idéologie nationale.

La Confédération nationale des jeunes indigènes est créée en 1946. Son but est de mexicaniser l'Indien (plutôt que d'indigéniser le Mexique). Elle promeut une posture intégrationniste, assimilationniste. Mais cette posture coexiste aussi avec l'idée qu'il faut "défendre les frères de race", les races indigènes. L'objectif est de parvenir à l'unification des races autochtones au Mexique. Il s'agit donc d'une mobilisation raciale. Le terme de "race" est maintenu et utilisé dans les années 50.

En 1955, paraît dans le n°3 de *La voix de l'indien* un texte d'Onesimo Rios Hernandez qui s'intitule "Soy o no Indio?" L'auteur s'interroge sur son indianité. Il revendique son ascendance zapotèque, exprime l'importance à ses yeux de son village d'origine, de sa langue, et dit être de type racial indigène. Pourtant, dans la mesure où il a changé de mode de vie, il explique ne pas être reconnu comme indigène par certains hauts fonctionnaires avec lesquels il interagit, notamment dans les structures indigénistes. Ce texte démontre que l'altérité est positionnelle, qu'elle est le fruit d'une relation sociale, et qu'elle n'est pas essentielle. Malgré cela, chez ces leaders indigènes persiste la croyance qu'ils forment une race spécifique. D'autres articles qui paraissent dans *La voix de l'indien* parlent des liens entre le sang indien et leur génie musical, etc. Une forme de racialisme sourd persiste dans ces écrits. D'autres textes cependant expriment un point de vue différent. Par exemple Felix C. Ramirez publie en 1955 dans *La voix de l'Indien* un article qui s'intitule "Voces en el indigenismo" dans lequel il affirme qu'un Indien de conformation anthropologique d'Indien peut se conduire comme un Européen, et vice versa. Il exprime donc la possibilité d'une dissociation entre psychique et physique.

Là aussi, donc les débats ne sont pas tranchés, car au sein d'une même revue s'expriment des postures différentes au sujet de la race.

Discutant: Paul Schor

Je précise que je suis spécialiste des USA, et non du Mexique. Je suis frappé dans votre présentation par le côté polysémique du terme de race, polysémie que l'on retrouve également dans le cas américain. Selon les personnes qui l'utilisent, ce terme ne revêt pas la même signification.

Question 1: quel est votre rapport au discours des acteurs de l'époque? Vous dites que les sciences sociales ont une vision constructiviste de la race, alors que vos acteurs n'ont pas cette vision. Toutefois, vous montrez qu'il y a aussi un usage stratégique de la raza par les acteurs. N'est-ce pas là une forme de constructivisme qui ne dit pas son nom?

Question 2: vos acteurs semblent dire qu'il y a plusieurs races indigènes, mais aussi une race indigène, qui coexiste avec une race blanche, une race mexicaine, etc. L'idée de race est donc très diffuse mais elle n'est jamais très claire non plus. Il y a une distinction entre races externes (les migrants allogènes) et races internes (les mexicains, les métis, les indigènes). Il y a aussi l'idée de race cosmique. Finalement, il y a une sorte de flou autour de l'idée de race. Est-ce que parfois les acteurs que vous étudiez produisent des définitions de la race? Ou est-ce qu'il y a juste une mobilisation floue de ce terme?

Question 3: pour revenir aux sciences sociales, quel a été exactement le rôle de Manuel Gamio? Gamio, qui a été l'étudiant de Boas aux USA a beaucoup écrit sur le Mexique et les peuples indigènes, ainsi que sur les travailleurs mexicains aux USA dans les années 30s. Il joue un rôle dans l'Institut indigéniste interaméricain et a plutôt une posture de valorisation des différences culturelles. Quel rôle joue-t-il?

Question 4: quelle est la place de la question linguistique dans la définition des minorités au Mexique?

Question 5: l'une des questions qui nous intéressent à Global Race est celle des transferts culturels. Comment le Mexique se situe-t-il? Il semble mobiliser l'idée de "race espagnole" contre l'usage yankee de la race et contre l'usage qu'en font les Nazis. Le Mexique a donc un usage de la race qui se veut différent de celui des Nazis, différent de celui des USA et pas tout à fait espagnol. Quel serait l'usage spécifiquement mexicain de la notion de race?

Réponses

Sur la question linguistique, dans les recensements, la langue est utilisée comme critère pour identifier les indigènes. On utilise parfois d'autres critères comme les sandales, l'utilisation d'outils agricoles spécifiques, etc. Il y a l'idée que cela correspond à un mode de vie spécifiquement indigène, qui permet de repérer qui est indigène et qui ne l'est pas. D'après ces recensements, il est estimé que les indigènes forment $\frac{1}{5}$ de la population.

L'éducation en langue indigène suscite également beaucoup de débats dans les années 30s. Lázaro Cárdenas, qui est considéré comme "le président indigéniste" expérimente une alphabétisation en langue indigène, avec des missionnaires protestants venus des USA. Cela est vu comme un préalable à l'alphabétisation en espagnol/castillan. L'Institut indigéniste met en place des centres pour l'alphabétisation et la question des langues est donc très importante. Il s'oppose en cela à la droite catholique qui revendique une logique assimilationniste et l'alphabétisation en castillan exclusivement.

Au sujet de Manuel Gamio, il publie en 1916 le livre *Forjando Patria* qui promeut l'idée que les indigènes ne sont pas inférieurs, et qu'il est possible de les incorporer à la nation mexicaine. Il s'inscrit dans un certain antiracisme, mais qui cohabite avec une vision paternaliste et évolutionniste: il a une perception des indigènes comme "arriérés". Sa vision tranche toutefois avec l'idée d'une hiérarchie raciale, très présente au 19-20ème siècle (avec l'idée notamment que les races qui mangent du blé sont supérieures aux races qui mangent du riz ou du maïs). Les jeunes indigènes connaissent Manuel Gamio et participent à l'Institut indigéniste.

Les Chinois, les Juifs et les Syro Libanais sont vus comme étant allogènes, lorsqu'il s'agit de savoir qui va être considéré comme mexicain ou étranger. Ils sont attaqués aussi bien par la droite que par la gauche qui les accuse de mettre en danger le petit commerce. Ils sont jugés incompatibles avec le processus de métissage. Il y a l'idée que les Latino-Américains sont bienvenus, les Européens aussi car ils permettent d'"améliorer la race", mais c'est tout. A un moment se propage l'idée qu'il faut mettre les Juifs à part dans des zones marécageuses pour qu'ils ne se mélangent pas avec les autres. L'antiracisme de métissage se conjugue donc à un antisémitisme très marqué.

La notion de race, c'est vrai, n'est pas claire. On parle à la fois de LA race indigène et DES races indigènes. A l'inverse, le terme "ethnie" est toujours au pluriel, alors que race peut être employé aussi bien au singulier qu'au pluriel. Au début on parle d'incorporation des indigènes, puis d'intégration et d'acculturation.

Les USA apparaissent comme un double démon. On critique la politique des réserves indiennes, qui revient au confinement des indigènes (tout ce que le Mexique ne veut pas, lui qui se veut antiraciste, métis, intégrationniste). On critique également la ségrégation.

Les acteurs indigènes n'ont pas de vision constructiviste de la race. Etre Indien est vu comme une donnée fixe. Onesimo Rios Hernandez se sent attaqué dans sa chair quand on le voit comme un Métis. Mais il y a certes des usages stratégiques: ils ont bien compris que selon les situations, ils pouvaient se revendiquer indigènes ou pas.

Questions dans la salle

Daniel Sabbagh

J'ai une question au sujet de la restriction des mariages entre Mexicains et Chinois: n'y a-t-il pas là une contradiction avec l'antiaméricanisme du Mexique, dans la mesure où les USA ont également une politique de restriction?

=> Réponse: La politique anti-chinoise se fait au niveau des Etats (surtout dans le Nord du Mexique, dont sont issus la majorité des dirigeants de la Révolution). Elle se traduit par l'interdiction des mariages et la ségrégation spatiale. Les USA ne sont pas vus comme un repoussoir sur ce point en effet. A côté de cela, ces politiques antichinoises coexistent avec un discours qui exalte le Japon comme modèle de civilisation technique et industrielle.

Quelle est votre vision du terme "racialisation positive"? Une telle chose peut-elle exister? Dans le cas mexicain, qu'est-ce que cela signifie?

Sarah Mazouz

Dans le prolongement de cette question, s'il existe une racialisation positive, il existe aussi une racialisation négative? Dans ce cas, quelle différence y a-t-il entre racialisation négative et racisme? Quelle distinction faites-vous entre ces termes?

=> Réponse: sur la question de la racialisation positive ou négative, ce qui m'intéresse c'est de faire le lien entre les débats contemporains en sciences sociales et les enjeux du passé. Dans le dossier de la *Revue européenne des migrations internationales*, une distinction est faite entre ethnicisation et racialisation. Cette dernière est vue comme un processus vertical, à fondement biologisant et perçue comme négative. Mais dans le cas des leaders indigènes, il est difficile de parler d'ethnicisation, car ils disent clairement agir au nom de "la race". On a en parallèle des processus d'ethnicisation avec des acteurs qui se revendiquent d'identités ethniques spécifiques (zapotèque, etc.). Mais l'ambition des leaders indigènes est plus large. A la limite, à la place de "racialisation positive", on pourrait parler d'"indigénisation" ou de "méta-ethnicisation". J'emploie le terme "racialisation" car c'est le plus proche des conceptions des acteurs de l'époque. Mais ils voient ce processus comme un processus émancipateur. S'ils revendiquent la race, c'est pour avoir accès à des ressources, à l'éducation, à la réforme agraire, etc. C'est donc antiraciste. Et ce n'est

pas une ethnicisation car ça ne correspond pas à des groupes ethniques précis, fondés sur une culture ou une langue. Le concept d'indigène est le produit d'une histoire coloniale et postcoloniale, et il est également supraethnique. C'est pour cela que je préfère parler de racialisation, plutôt que d'ethnicisation.

Graziella Moraes Silva

I am also surprised by your use of the term "racialization". Because, from what I know about Mexico, the process was more one of deracialization, whereby actors claimed that they could be Mexican and Indigenous at the same time. The link that was made was more about culture (see the work of Manuel Gamio) than about race or skin color per se.

=> Réponse: tout dépend des acteurs dont on parle. Si on parle des anthropologues indigénistes, alors je suis d'accord avec vous. Mais là je parle des jeunes acteurs indigènes qui se mobilisent explicitement au nom de la race. Il s'agit d'une racialisation positive car ils veulent que les indigènes aient une place au sein de la nation, et notamment du PRI. Ce PRI est divisé en sections ouvrières, paysannes, populaires et les jeunes indigènes revendiquent la mise en place d'une section spécifiquement indigène. D'ailleurs ils échouent et finissent par s'intégrer au groupe populaire.

Christine Inglis

You mentioned the role of intellectuals in the politics of indigenismo. What about the role of artists? Did Frida Kahlo and her circle play any role? Was there any relevance of artists in these debates?

=> Réponse: sur la plan artistique, on remarque en effet la volonté de maintenir un discours métisse. Manuel Gamio demande une exaltation du métissage et une prise en considération de la part indigène dans le domaine esthétique. Plusieurs "concours de la Belle Indienne" sont organisés. Y participent des jeunes femmes qui ne sont jamais indiennes, mais métisses, et qui mettent en avant des éléments folkloriques de l'identité indigène. Idem dans le cinéma.

Patrick Simon

Dans les débats des années 30s, il y a une invisibilité totale des Noirs. On parle des Syro Libanais, des Juifs, mais jamais des Noirs. Qu'est-ce qui produit cette invisibilité?

=> Réponse: les Noirs sont en effet totalement invisibles dans les débats des 20s-30s. On dénonce certes le lynchage des Mexicains et des Afro-Américains aux USA mais ce n'est pas encore un cheval de bataille comme dans les années 50-60s. Il y a par ailleurs une solidarité très forte avec les Etats latino-américains en général, mais pas avec Haïti. Il y a l'idée que le métissage, c'est bien, mais qu'avec les Noirs et les Asiatiques, c'est moins bien. Au sujet des Afro-Mexicains spécifiquement, paraît en 1949 un ouvrage sur les Afrodescendants. Mais ils sont complètement invisibles dans les débats et les discours. Le Mexique se définit exclusivement comme métisse.

Par ailleurs, comment concilier le livre de Vasconcelos sur la race cosmique et les politiques d'exclusion à l'égard des Chinois?

=> Réponse: la *Race cosmique* est un texte de 1925, qui devient une référence nationale. Il est beaucoup lu et mobilisé. Il promet que l'avenir de l'humanité réside dans la fusion des races jaunes, rouges et noires. Mais dans ce même texte, Vasconcelos écrit aussi que les Chinois se multiplient comme des rats! Il y a donc l'idée que certaines races sont mieux que d'autres et doivent prévaloir. A la vision de

l'Amazonie comme centre de la fusion des races s'ajoute un racisme assez net contre les Chinois et contre les Noirs.

Comment fait-on pour maintenir un discours de métissage dans une société où les Blancs, bien que peu nombreux, restent dominants?

=> Il y a une différence entre le discours tenu en public "le pays est métisse" et la façon dont les acteurs agissent en privé au quotidien (certains se revendiquent "de souche blanche"). Il y a une cohabitation des deux registres. Il faut toujours comparer discours publics et pratiques privées. Les jeunes professeurs indigènes à la tête du mouvement indigène se marient par exemple tous avec des métisses ou des blanches. La défense de la race indigène par le discours s'accompagne donc d'une pratique d'"amélioration de la race" (*mejorar la raza*) dans la sphère familiale. On constate par ailleurs dans la société mexicaine le maintien d'une forme de pigmentocratie, même si elle n'est pas absolue et reste conditionnée au statut social. La question de savoir qui est métisse et qui ne l'est pas est ainsi déterminée par le mode de vie, la capacité à parler espagnol, à s'habiller en costume, et non exclusivement par la couleur de la peau. Il y a donc une position paradoxale des jeunes indigènes qui se revendiquent comme indigènes mais ont les codes du groupe métisse dominant. Quand Frida Kahlo revendique son indigénisme, elle rompt ces codes.

Juliette Galonnier

C'est une vision très intégrationniste et assimilationniste qui a été décrite. Cette vision est à rebours des politiques actuelles qui visent plutôt à la préservation des spécificités culturelles indigènes. A partir de quand s'opère le basculement? A partir de quand les politiques assimilationnistes sont-elles critiquées?

=> Réponse: à quel moment abandonne-t-on le paradigme de l'incorporation, de l'intégration et de l'acculturation pour passer à une forme de multiculturalisme? Le chemin vers le multiculturalisme se fait à partir des années 60s, avec la critique des politiques indigénistes. Cette critique s'exprime de la part d'étudiants mexicains qui ont fait leurs études en France au moment de la guerre d'Algérie. Ils ont lu Georges Balandier et le concept de "situation coloniale". Ils appliquent ce concept au Mexique et parlent de "colonialisme interne" au sujet du traitement des indigènes. L'indigénisme est critiqué comme étant une politique faite par les Blancs pour les indigènes, qui ne peuvent pas décider pour eux-mêmes. Se développe l'idée que le Mexique n'a pas opéré de décolonisation au sens strict. A cela s'ajoutent diverses mobilisations indigènes. Petit à petit s'impose l'idée que le Mexique est une société "multi-ethnique". Dans les années 80-90s, les porteurs de cette position exprimeront quelques regrets car le multiculturalisme prend alors une tournure néolibérale. Auparavant, l'indigénisme permettait tout de même de débloquer des ressources pour les communautés, ce qui est moins le cas par la suite.

Elodie Druetz

Y a-t-il un vocabulaire spécifique comme au Brésil pour désigner les différentes couleurs de peau, les différentes carnations?

=> Réponse: oui, dans le registre quotidien.

Conclusion

On remarquera que le Mexique aujourd'hui est largement perçu comme une anomalie en Amérique latine, un des seuls pays où la politique de métissage a été "successful". Les métisses sont ainsi plus prospères socialement que ceux qui se définissent comme "blancs", ce qui est unique en Amérique latine.